

DIMANCHE 22 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2023



« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière #09



LE NOM DE LA ROSE

RETOUR SUR LE MYTHIQUE POLAR MÉDIÉVAL DE JEAN-JACQUES ANNAUD

© Neue Constantin / DR



Tournage de *Sortie d'usine*

Wenders sur la route des Lumières

PAGE 2



© DR

Dernière virée chez Altman

Comment le cinéaste américain a toujours ausculté le collectif

PAGE 3

Sortie d'usine de et avec Wim Wenders

Avec humour, Wim Wenders a dirigé d'une main de maître le remake de *La Sortie des usines Lumière*. Le lauréat du 15^e Prix Lumière s'est offert un casting de rêve... et même un caméo, portable en main.



Des transats au soleil et des lunettes noires : il y avait comme un air de vacances dans le parc du Village Lumière. Mais à quelques mètres de là, rue du Premier-Film, on s'active à la technique : dans quelques minutes, Wim Wenders réalisera son remake de la célèbre *Sortie d'usine* des frères Lumière. Les spectateurs sont dans les starting-blocks depuis onze heures trente. « Il faut venir en avance pour avoir la plus belles photos », lance un des festivaliers.

Ami de la première heure du festival, Laurent Gerra est le premier arrivé sur le tournage. Vincent Lacoste, Danièle Thompson, Laura Smet, Hippolyte Girardot, Lina Khoudri, Vincent Lindon, Aurore Clément et Finnegan Oldfield complètent ce casting cinq étoiles. « A quelle version on doit faire référence ?, s'interroge Wim Wenders. Dans la première version il y a un peu d'air à gauche du cadre, je préfère celle-ci ». Dans la salle du Hangar, les acteurs

ne manquent pas une miette des indications du maître allemand : « vous formez des petits groupes pour qu'il y ait toujours des gens qui passent de chaque côté. Personne ne regarde la caméra. J'aimerais bien que certains regardent leur smartphone, vous pouvez aussi parler entre vous. Et si on peut trouver un deuxième vélo, ça serait bien », demande le lauréat du Prix Lumière. En quelques minutes, tous les acteurs se mettent en place. En tête de cortège, notre reine d'Espagne, Marisa Paredes, bras dessus, bras dessous avec l'acteur Édgar Ramírez. Jean-Jacques Annaud et la Lyonnaise Dominique Blanc les rejoint. La photographe allemande Donata Schmidt, épouse de Wim Wenders, prend en main le deuxième vélo du tournage.

Entre deux prises, Vincent Lacoste et Félix Moati prennent la pose, pendant qu'Aurore Clément immortalise les prises de vues de Wim Wenders. Retour dans la salle pour découvrir les trois premières

prises. Dans la salle, un doute s'installe : est-ce la deuxième ou la troisième prise que l'on regarde ? Un sondage à main levée permet de trancher. « C'est la deuxième prise, c'est certain ! », confirme Vincent Lindon. « C'est impeccable ! » pour le maître Wenders. Avant d'ajouter « la première, on n'en voulait pas : il n'y avait pas le chien ». Clin d'œil indispensable à la *Sortie d'usine* des frères Lumière. « La troisième prise est en 18 images par seconde, avec un effet accéléré », indique le chef opérateur du remake, Gilles Porte. Une précision qui n'a pas échappé à l'œil de Lynx et à l'humour pince-sans-rire du cinéaste allemand : « en accéléré, ça sera mieux pour Rüdiger Vogler ! » L'acteur fétiche du Prix Lumière est dans le dernier plan, comme un clin d'œil à l'ami de toujours. La quatrième prise sera la bonne. Cerise sur le gâteau, Wim Wenders s'offre un caméo dès les premières secondes du remake, portable en main.

— Laura Lépine

Les apparitions féminines du cinéma de Wim Wenders

Les œuvres fondatrices de Wim Wenders sont des histoires d'hommes traversées par des femmes jeunes en mode apparitions douces. Terrestres ou célestes, elles sont des passantes déterminantes du cinéma de Wenders.

LES TERRESTRES

C'est la femme assise avec laquelle le héros en transit passe un moment. C'est une femme tronçonneuse qui n'a pas besoin de ses jambes, une héroïne dont le grand sujet est la parole, raconter des choses franches et mélancoliques. Dans *Alice dans les villes* (1974), Lisa Kreuzer avec son très beau regard cerné, incarne Lisa van Dam, allemande perdue à New York et mère d'une petite fille. Avec le héros, elle dit vouloir dormir, mais pas coucher. Contrainte, elle laisse provisoirement son enfant, comme Jane, mère qui fuit de *Paris, Texas* (1984). Cette autre femme tronçonneuse interprétée par Nastassja Kinski, monologue toute en fragilité et spectaculaire pull tout doux rose-rouge-orange en pleine lumière.

ENTRE TERRE ET CIEL

Il y a Pauline dans *Au fil du temps* (1976). Lisa Kreuzer joue cette jeune femme à l'humour étrange qui propose au héros d'allumer une bougie en forme de tête d'Hitler. Ouvreuse dans un cinéma porno, elle raconte dans le noir de la salle des histoires de crampes vaginales. Elle est une des rares femmes qui accompagne le héros wendersien dans son voyage.



Faux Mouvement, 1975

LES CÉLESTES

Une autre sorte d'héroïnes apparaît chez Wenders, les filles gracieuses qui ne touchent jamais le sol. Dans *Faux Mouvement* (1975) Therese, incarnée par le sphynx ironique Hanna Shygulla, sourit dans un train qui donne l'impression de décoller ! Légère, elle semble à distance, et attire irrémédiablement le héros qui voit en elle une apparition addictive. « Du bist ein Engel/Tu es un ange », dit un homme à Marion dans *Les Ailes du désir* (1987). Cette jeune trapéziste jouée par Solveig Dommartin, des ailes dans le dos ne touche jamais terre. Elle cherche l'amour. Pour elle, l'un des héros, qui est un ange, est prêt à se poser. Avec les femmes célestes, l'homme wendersien espère s'arrêter. La bien nommée Sky, incarnée par Sarah Polley, dans *Don't come knocking* (2005), propose à son père d'enfin s'installer. Terrestres ou célestes, les femmes poétiques de Wenders se dévoilent franchement et proposent à l'homme face à elle, telle Jane : « Y a-t-il quelque chose que tu voudrais me dire ? » — V. A.

COUP DE PROJECTEUR

Cinq tulipes rouges, de Jean Stelli



Cinq tulipes rouges, 1949

Aussi improbable que savoureuse, cette comédie policière a été tournée partiellement (des départs d'étape, surtout) pendant le tour de France 1948, la deuxième « grande boucle » remportée par le légendaire Gino Bartali, dont il ne sera pas question dans le film, et donc ici, tant pis. Au générique, on relève pourtant quelques noms prestigieux d'anciens cyclistes, certains devenus directeurs sportifs, apportant leur caution au réalisme de la course : Francis Péliissier, coureur ayant fait carrière dans l'ombre de son frère Henri, à l'époque d'Albert Londres et des « forçats de la route », Fernand Mithouard et enfin Georges Speicher, vainqueur du tour 1933. Malgré tous leurs efforts qui permettent

notamment de comprendre les stratégies d'équipe, le scénario signé Marcel Rivet, solide plume populaire de l'époque, et Charles Exbrayat, auteur de polars à succès, est rocambolesque à souhait : il imagine une course cycliste endeuillée, chaque jour davantage, par des meurtres commis par un serial killer signant d'une tulipe rouge. Personne ne songe à arrêter le massacre alors que les maillots jaunes se succèdent au rythme des assassinats... Tant mieux : le spectacle est d'autant plus divertissant, même si l'on renifle le coupable quelques bobines avant le dénouement. Comme souvent à cette époque, les seconds rôles sont épatants : Suzanne Dehelly en « colonelle », piquante journaliste

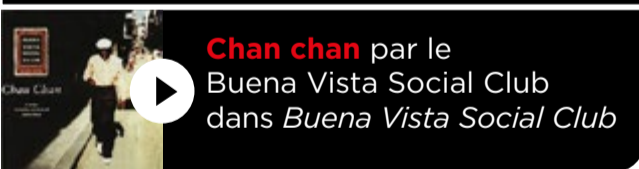
sportive, et Jean Brochard en inspecteur qu'on croirait sorti d'une B.D. de Franquin. Réalisation efficace de Jean Stelli, quelques années après le grand succès de son *Voile bleu*, avec Gaby Morlay (et son éternel mouchoir), cinéaste prolifique et bien peu considéré (sauf par l'historien hétérodoxe Jacques Lourcelles qui qualifie l'un de ses mélodrames avec Tino Rossi de « sirkien »). Sera-t-il un jour réhabilité ? À suivre...

— Aurélien Ferenczi

SÉANCE

Cinq tulipes rouges de Jean Stelli (1949, 1h37, VFSTA)
 > INSTITUT LUMIERE (VILLA)
 Dimanche 22 octobre, 18h15

WIM'S PLAYLIST #8



Chan chan par le Buena Vista Social Club dans Buena Vista Social Club

Chaque jour, un ou plusieurs morceaux tirés d'un film de Wim Wenders, pour qui la musique fait partie intégrante du récit.

Faites le test : dites « Buena Vista Social Club » et autour de vous, ça commencera à fredonner le tube qui ouvre l'album, et son imparable « para Marcané » répété jusqu'à épuisement. Marcané est une ville à l'est de Cuba et Chan chan un personnage de conte pour enfants que le regretté Compay Segundo (1907-2003, une belle vie, quand même) a exhumé de sa mémoire un jour de grande inspiration. La mélodie est irrésistible. On connaît l'histoire : c'est par Ry Cooder que Wenders est alerté sur l'existence d'un contingent de vétérans du « son » cubain, réunis sous le nom d'une légendaire boîte de nuit aujourd'hui disparue. Wim prend sa caméra numérique, les filme sur place ou en concert à Amsterdam, les interviewe et le film fait le tour du monde. On apprend alors les noms d'Omara Portuondo, Eliades Ochoa, etc. Et peut-être surtout, même s'il est injuste d'en distinguer un, du pianiste enchanteur Rubén González, pour beaucoup l'égal d'un Thelonious Monk. Écoutez sur l'album *Pueblo nuevo* ou, mieux encore, ses travaux en solo. — A. F.

SÉANCE

Buena Vista Social Club de Wim Wenders (Documentaire, 1999, 1h45)
 > CINÉMA OPÉRA Dimanche 22 octobre, 14h30

Quand Jean-Jacques Annaud magnifiait Umberto Eco

Dès sa sortie en 1986, *Le Nom de la rose* de Jean-Jacques Annaud a été un film culte. Le (re)voir sur grand écran au festival Lumière est l'occasion de revenir sur l'histoire de cet immense succès international.

1980, l'écrivain italien et grand érudit ironique Umberto Eco (1932-2016), sort un polar médiéval, écrit comme un gag, dit-il, pour amuser ses étudiants. A sa grande surprise, le livre devient immédiatement un best-seller, l'œuvre italienne la plus lue dans le monde. Mais de quoi s'agit-il ? En 1327, dans une abbaye abritant une bibliothèque unique au monde, des moines bénédictins sont assassinés. Guillaume de Baskerville, moine franciscain, flanqué jeune novice, Adso, mènent l'enquête.

« C'était le genre de film [à suspense] qui manquait à ma panoplie », dit Jean-Jacques Annaud à propos du roman d'Eco qu'il veut adapter. Annaud jeune cinéaste star vient de réaliser trois films à succès audacieux : *La Guerre du feu* (1981), une histoire d'amour préhistorique, et deux comédies sarcastiques *La Victoire en chantant* (1976, Oscar du meilleur film étranger), et *Coup de tête* (1979). Entre Eco et Annaud c'est un coup de foudre amical. Au moment de sa mort, le réalisateur se souviendra de lui comme d'un immense érudit et un très bon vivant.

Pour l'adaptation, qu'Annaud qualifie de palimpseste du livre, en référence aux manuscrits médiévaux au cœur de l'intrigue,

Gérard Brach, Alain Godard, Andrew Birkin et Howard Franklin, livrent une quinzaine de versions.

Il faut aussi trouver le décor, l'abbaye, véritable personnage de cette histoire. Après avoir visité quelques 300 abbayes, le choix se porte sur un monument du 12^e siècle, aménagé par la suite par le légendaire directeur artistique Dante Ferretti. Ce décor fut qualifié un temps d'extérieur le plus important installé en Europe depuis *Cléopâtre* (1963). Une autre partie du décor est recréé à Cinecittà à Rome, dont une bibliothèque aux escaliers tout à fait extraordinaires, lieu idéal pour des séquences d'action acrobatiques.

Reste à inventer un univers visuel puissant pour cette histoire hybride, à la fois érudite et fantastique horrifique. En 1986, le chef opérateur du film Tonino Delli Colli livre à ce sujet un témoignage détaillé à *l'American Cinematographer*. Annaud voulait une approche visuelle esthétique d'un Moyen Âge romantique à la Victor Hugo, influencé par le dessin de conte à la Gustave Doré. Pour la lumière intérieure, le cinéaste veut des clairs obscurs recueillis à la Rembrandt et autre Jan Steen et Jean Latour. L'extérieur tout en folie collective s'inspirera des Brueghel et Jérôme Bosch. Quelques 3000 dessins par Ferretti sont réalisés notamment pour le mobilier entièrement construit à la main en Italie. Tout est reconstitué, les costumes comme l'enluminure d'un manuscrit qui coûta une fortune, car réellement reproduite à la main et dorée à l'or fin.

Pour éclairer tout ça, lors d'une réunion à Cinecittà, dans les bureaux de Ferretti, Annaud explique à Delli Colli qu'il va devoir inventer une lumière à l'intérieur de pièces sombres, à une époque où les fenêtres sont minuscules pour se protéger du froid de l'hiver. On met au point des lanternes très lourdes à porter pour les acteurs, et dont la lueur, pour une totale crédibilité, doit être approuvée par un historien français à Paris. L'autre grand défi : le casting. Pour Guillaume de Baskerville, Annaud veut un inconnu et c'est une superstar qui le traque pour obtenir le



Le Nom de la rose, 1986



rôle. Dans l'émission de France Inter, La Bande originale, le cinéaste se souvient comment Sean Connery l'a appelé tous les quinze jours pour le persuader de l'engager. Annaud refuse plusieurs fois sur un jour, son producteur lui dit : « J'ai une surprise pour toi, Sean Connery vient te voir. » L'acteur écossais arrive dans le bureau du cinéaste : « je suis sidéré. Je ne pensais pas qu'il était aussi beau dans la vie. Là, je dois dire que j'ai été subjugué par son charisme. Il avait le scénario sous le bras. Il s'est assis face à moi et il m'a dit : "Listen Boy" avec sa belle voix grave... Il a ouvert le scénario et il m'a joué le rôle. Je vous jure que j'ai eu la chair de poule. Au bout de deux

pages, je l'arrête. Je lui dis : "c'est merveilleux, c'est formidable." »

César du meilleur film étranger en 1987, le film gagne à sa sortie plus 77 millions de dollars à travers le monde, Le (re)voir aujourd'hui, outre constater que Connery a inventé le premier super héros intellectuel de blockbuster, c'est comprendre combien Eco était un écrivain visionnaire avec sa façon de dénoncer en creux la superstition toujours stupide, la valeur indispensable du rire et de l'humour tant redoutés par les fanatiques.

— Virginie Apiou



Jean-Jacques Annaud

GROUPE

Les communautés de Robert Altman

Le cinéma de Robert Altman est un cinéma de petites communautés américaines, avec un point commun : faire ce qu'elles veulent. Altman porte sur elles un regard sarcastique et sacré.



Gosford Park, 2001

LA COMMUNAUTÉ D'UN TERRITOIRE

Natif de Kansas City dans le Missouri, Altman n'a cessé d'ausculter les Etats-Unis par le biais de son terroir, essentiellement celui des états du sud, et de la Californie. Le Tennessee de *Nashville* (1975), *Kansas City* (1996), et le Mississippi de *Cookie's Fortune* sont des lieux où afro-américains et blancs, simples citoyens se débattent avec sincérité. Altman les filme avec tendresse. Il est nettement plus cruel et ironique avec la Californie, état de communautés agrégées et factices par excellence. Tout le monde vient s'y installer. Personne ne se parle vraiment, ni les hippies ou les riches blondes dans *Le Privé* (1973), ni les clients du spa de *Trois femmes* (1977), ou les groupes humains totalement fractionnés du bien nommé *Short Cuts* (1993). Altman traitera également avec mordant les groupes formés par les classes sociales hiérarchisées jusqu'au ridicule de l'Angleterre de *Gosford Park* (2001).



M*A*S*H, 1970

LA COMMUNAUTÉ PROFESSIONNELLE

Altman se moque des communautés professionnelles officielles, celle de l'armée dans *M*A*S*H* (1970) en pleine guerre du Vietnam, celle du spectacle : le cinéma hollywoodien dans *The Player* (1992) et le cirque grotesque de *Buffalo Bill et les indiens* (1976). En revanche, il reconnaît les communautés professionnelles hors la loi, les gangsters en pleine grande dépression de *Nous sommes tous des voleurs* (1974), les joueurs pros de l'Amérique des cow boys de *John McCabe* (1971).

LA COMMUNAUTÉ MUSICALE

Le son dans le cinéma des communautés d'Altman est primordial. Les paroles des personnages sont superposées, souvent perdues au milieu du groupe humain qui ne s'écoute pas tant que ça. En revanche dès qu'il s'agit de musique, tout devient sacré, car la musique choisie par Altman est toujours celle du peuple cette fois-ci à l'unisson. C'est la country-folk de *Nashville*, ou le jazz teinté de blues de *Kansas City*. Mais comme Altman sait la nature humaine imparfaite, il pourfend cette communauté musicale qui pourrait paraître étrangement idéale, par un autre groupe humain nettement plus corrompu, celui de la politique, rendant ainsi le cinéma des communautés d'Altman étrangement imbriqué et passionnant à démêler. — V. A.

SÉANCES

Gosford Park de Robert Altman (2001, 2h17)

> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)
Dimanche 22 octobre, 10h30

*M*A*S*H* de Robert Altman (1970, 1h56)

> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)
Dimanche 22 octobre, 19h

Short Cuts de Robert Altman (1993, 3h08)

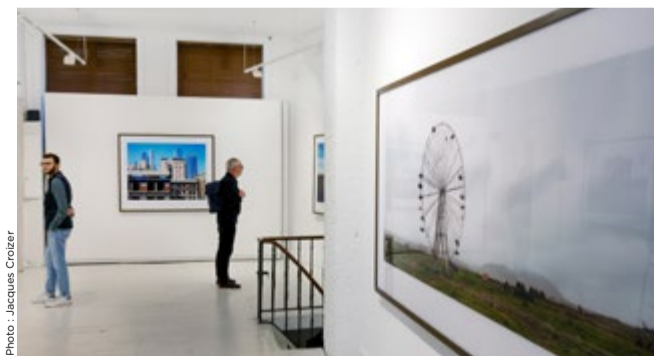
> UGC ASTORIA
Dimanche 22 octobre, 16h45

Festival Lumière 2023 : prolongations !

Du 25 octobre au 23 novembre 2023

L'Institut Lumière programme, comme chaque année le **Best of Lumière**, qui permettra de revoir les temps forts de l'édition 2023, avec des films de Wim Wenders, Robert Altman, Denys de La Patellière, Ana Mariscal etc.

Places à acheter sur billetterie.institut-lumiere.org



Après le festival, les expositions dans les galeries se poursuivent jusqu'au 31 décembre 2023

Une fois : photos et histoires de Wim Wenders

> 20 RUE DU PREMIER-FILM, LYON 8^E
Du mardi au dimanche, de 11h à 19h

Wim Wenders : arrêt sur image

> 3 RUE DE L'ARBRE SEC, LYON 1^{ER}
Du mercredi au dimanche, de 14h à 19h

Lieux insolites : photographies de Wim Wenders

> 3, RUE PLENEY, LYON 1^{ER}
Du mercredi au dimanche, de 14h à 19h



Photo : O. Chassignole



Photo : S. Theillat



Photo : S. Theillat



Photo : J.-L. Mège Photography



Photo : S. Theillat



Photo : Loïc Benoît

Ça s'est passé à LUMIÈRE



Photo : Loïc Benoît



Photo : S. Theillat



Photo : Léa Renier



Photo : S. Theillat



Photo : G. Pascal



Photo : S. Theillat

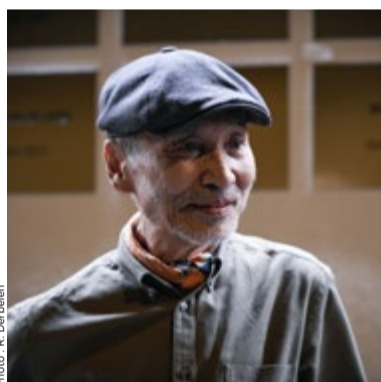


Photo : R. Derbelen



Photo : S. Theillat

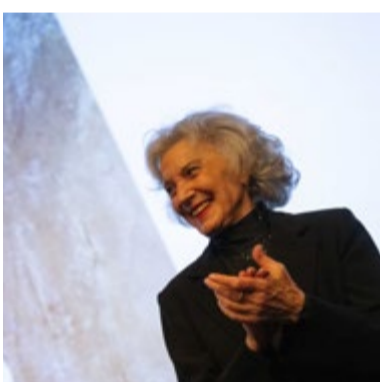


Photo : Loïc Benoît



Photo : S. Theillat



Photo : O. Chassignole



Photo : J.-L. Mège Photography

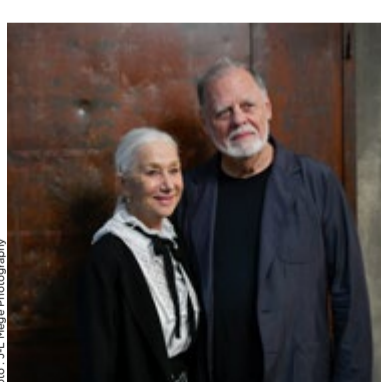


Photo : J.-L. Mège Photography



Photo : S. Theillat

ENSEMBLE, PARTAGEONS LES ÉMOTIONS DU CINÉMA



BNP PARIBAS, PARTENAIRE DU FESTIVAL LUMIÈRE DEPUIS SA CRÉATION
Partenaire passionné du 7^e art depuis plus de 100 ans, BNP Paribas est fier d'accompagner le festival Lumière depuis 15 ans, pour vous faire vivre la passion du cinéma.
Prolongez l'expérience sur [welovecinema.bnpparibas](https://www.welovecinema.bnpparibas) et sur [@welovecinemafr](https://www.welovecinema.fr)



BNP PARIBAS

La banque
d'un monde
qui change



Rédaction en chef : Aurélien Ferenci avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet
Merci pour leurs textes (et leur rapidité) à
Carlos Gomez, Laura Lépine, Benoit Pavan, et Charlotte Pavard
Merci aux photographes du Festival.

Imprimé en 9 600 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival